

CHAPITRE VIII

LA GROTTÉ MYSTÉRIEUSE

L'armement du vaisseau consistait en sept couleuvrines et quelques mousquets tromblons.

Le 7 août 1679, une brise du nord-est enfla les voiles du quarante-tonneaux, baptisé le *Griffon*. Abandonnant son mouillage, il remonta la rivière jusqu'au lac Erié.

Le pavillon arboré étalait l'image d'un aigle ; un griffon sculpté décorait la proue en l'honneur des armes du comte de Frontenac, alors gouverneur-général du Canada, et protecteur de M. de la Salle.

Entre la falaise couronnée aujourd'hui par les ruines du fort Porter et l'îlot depuis nommé le Rocher, le courant trop puissant arrêta le navire. Douze hommes descendirent sur la rive sablonneuse de l'est et le hâlerent avec de grands efforts.

Un groupe de Tsonnontouans suivait, intéressé, la marche du *Griffon*. L'étrange spectacle les remplissait d'admiration.

Rendus au lac Erié, les hâleurs embarquèrent.

L'équipage, reconnaissant, entonna le *Te Deum*, pendant qu'une salve de canons et de mousquets éclatait. Puis, sans pilote ni carte, le cap fût mis bravement vers le sud-ouest, et la barque, sous la poussée d'une bonne brise, vogua hardiment dans l'inconnu.

Deux semaines auparavant, Tonty, suivi de cinq hommes, s'était mis en route pour aller à la rencontre des quatorze engagés, dont de la Salle avait ordonné la concentration à l'embouchure de la rivière du Déroit.

Le *Griffon* était monté par trente-deux personnes, y compris deux Récollets.

Le 9 août, l'on dépassa les Pointes-aux-Pins et Au Pelé. Le 10 au matin, de bonne heure, la vigie signala trois colonnes de fumée, à l'horizon, à tribord. C'était le signal convenu avec Tonty. Plus tard, dans la journée, le vaisseau passa entre les îles Grosse et Bois Blanc, et au crépuscule entra dans le lac Sainte-Claire.

Le 23, le *Griffon* fendait l'onde du lac Huron.

Enfin, le 27 de ce mois le bâtiment contournait la Pointe Saint-Ignace, et jetait l'ancre dans les eaux paisibles de la baie de Michilimakinac.

Le 29, Tonty ayant reçu ordre de M. de la Salle, partit avec six hommes bien armés pour opérer l'arrestation de déserteurs au Sault Sainte-Marie.

Cinq jours avant le retour de Tonty, le *Griffon* mit à la voile, traversa le détroit de Michilimakinac, et apparut dans le lac des Illinois (1). A quarante lieues de Michilimakinac, au sud, est la baie Verte. De la Salle était là. Il fit embarquer des fourrures évaluées à douze milles livres.

Le 18 septembre, de la Salle renvoya le bâtiment au Niagara.

Quelques jours auparavant, un étranger se présenta au camp de de la Salle, sous le titre de pilote, et s'offrit comme tel. Après un entretien avec ce personnage, de la Salle résolut de l'employer, convaincu que l'homme connaissait la navigation assez bien pour diriger le *Griffon*. Il s'appelait Luc.

Lorsque le navire repartit, de la Salle lui donna cinq bons matelots. Le deuxième jour après le départ de la baie Verte, une violente tempête s'éleva, qui ballotta sans merci la pauvre barque, et l'amena vers le nord du lac des Illinois. Au début de la tempête, des Poutéouatamis hâlerent le vaisseau et conseillèrent au pilote de mettre en panne et d'attendre une température plus favorable.

Plus tard, ces sauvages rapportèrent qu'ils virent le *Griffon* la dernière fois, à une demi-lieue des terres, le jouet des vagues furieuses, (2) et gagnant rapidement un banc de sable à proximité des îlots en haut de l'île au Castor.

(1). Le lac Michigan.

(2) C'est la dernière mention que l'on ait de ceux qui ont vu le "Griffon" à son voyage de retour au Niagara. L'hypothèse est que la barque, échouée sur ce banc de sable, fut bientôt disloquée et mise en pièces par la tempête, qui dura cinq jours.

Tonty dans son "Mémoire" dit : De la barque, on n'en a jamais eu depuis aucune nouvelle. D'après La Potherie, (II, 139). Le "Griffon" aurait été pris au mouillage par des "Outaouais" et l'équipage massacré. Nous croyons plutôt que tout a péri dans la tempête du 20 septembre 1679.

Le conseil des Poutéouatamis suivi par Luc aurait sauvé le *Griffon* ; abrité sous les îles, à l'extrémité supérieure du lac des Illinois, la barque mise en panne aurait pu attendre une accalmie et naviguer ensuite à destination.

Mais le pilote cédait à d'autres motifs, — que nous dévoilerons plus tard, — en voulant poursuivre sa route. Il ne croyait pas, non plus, à l'imminence d'une catastrophe, se berçant plutôt de l'espoir d'atteindre heureusement Michilimakinac, où il y avait un bon mouillage.

Le *Griffon* de bonne heure désemparé par la tempête n'obéit que difficilement à la barre. L'un des matelots enlevé par-dessus bord par une vague qui balaya tout le pont, affaiblit beaucoup l'équipage, déjà assez restreint. Le bâtiment craqua dans toute sa membrure avec un bruit sinistre dans l'après-midi et s'arrêta, échoué sur un banc de sable ; puis, rapidement fit eau. Dès lors, sa complète destruction n'était plus qu'une question d'heures.

L'un des quatre matelots survivants se jeta à l'eau sur une grosse poutre, — il n'y avait pas de canot de sauvetage à bord, — mais quelques secondes après, la poutre revint seule, et à la mode d'un béliet, battit les flancs du vaisseau, menaçant à chaque coup de l'entr'ouvrir. Les autres matelots, atterrés, n'osaient bouger. Luc, néanmoins, imita ce moyen de sauvetage, sur le côté opposé du navire, avec ce résultat, qu'au lieu de le renvoyer se heurter contre l'épave, l'action de la tempête le dirigea sur terre que l'on entrevoyait comme une masse sombre à un quart de mille.

Une lueur d'espérance se ralluma au cœur désespéré du pilote. L'atterrissage serait dur peut-être, dans ce ressac, mais non impossible. La terre apparaissait plus noire à mesure que le naufragé en approchait. Il en étudia anxieusement les aspects. Hélas ! partout une falaise escarpée ! Comment s'y cramponner et la gravir dans un pareil moment ?

La poutre qui le porte, arrive avec un choc dont le bruit est amorti dans les fracas des éléments déchainés. C'est un coup terrible qui l'a secoué rudement. Mais la pièce de bois emportée par le reflux de la vague est ramenée sur la crête blanche d'une autre et les chocs se succèdent pressés, affaiblissant grandement le pauvre Luc. Si le malheureux n'avait pas eu la précaution de s'attacher à son radeau en le lançant, il est bien probable qu'il n'aurait pu s'y maintenir, car ses forces l'abandonnent, et il s'évanouit avec la sensation confuse comme il revient sur le roc, qu'il pénètre dans le granit et que le flot le jette en un lieu où les ondes courroucées n'ont aucun pouvoir.

L'épave montée par Luc ne frappait pas toujours à la même place dans les mouvements du ressac violent. A l'instant où le naufragé perdait connaissance, la vague le projetait dans une cavité du rocher se terminant en grotte, et dont le sol en pente était à sec.

Combien de temps le pilote demeura-t-il étendu sans vie dans ce nouvel abri ? En recouvrant lentement la mémoire des faits, cette question sortit machinalement de ses lèvres, en même temps qu'il cherchait à deviner la nature du lieu, mais l'obscurité dense ne lui permit pas de s'en rendre compte.

Fouillant dans la poche de son habit, il y trouva avec un sentiment de joie indéfinissable, un solide couteau qu'il portait continuellement. Il avait craint de l'avoir perdu dans la tempête. Ayant tranché les liens qui le liaient à l'espar, il voulut reconnaître les environs.

Dans l'intérieur de son justaucorps il conservait avec soin un briquet pour le feu, et afin de le préserver de l'humidité le gardait dans une petite boîte de fer blanc, fermée hermétiquement. Il fit du feu d'un morceau d'amadou, et soufflant sur la partie allumée obtint bientôt un tison. Ses yeux s'habituèrent aux ténèbres de la grotte, et aidé de la faible clarté du tison, Luc chercha autour de lui un combustible. Il put trouver quelques branches d'arbres, jetées là pro-

bablement par les flots tourmentés, à une époque antérieure. On était en septembre, et sous ses vêtements mouillés, Luc grelottait ; il est facile de concevoir à quel point ses idées passèrent du noir au rose en présence d'un bon feu. Il tordit son linge et le disposa pour sécher aussitôt que possible.

Pendant que le foyer éclairait la grotte, Luc en commença l'inspection. Les parois étaient loin d'avoir la symétrie des murs d'une habitation humaine ; ici, la muraille granitique fuyait en une cavité étroite ou béante ; ailleurs, une anfractuosité saillissait dans la chambre.

Luc sondait des pieds et des mains chaque cavité, quelquefois y disparaissant même tout entier, et ne revenait qu'en ayant constaté l'impossibilité d'aller plus loin. Il avait déjà examiné cinq ou six places, lorsqu'il pénétra dans une ouverture au ras du sol, où son corps eut tout juste accès. C'était un boyau en forme de *f* très étendu. L'explorateur, forcé d'avancer lentement afin de ne pas déchirer sa peau aux aspérités du roc, sentit les parois s'éloigner brusquement de lui, et il émergea tout à coup dans une nouvelle grotte, obscure comme la nuit. Il n'osa s'aventurer hors du passage, de crainte de ne plus le retrouver. Glissant à reculons, il retourna dans la première grotte, y prit du feu et, rampant de nouveau dans l'étroit boyau, déboucha dans la seconde grotte.

Agitant le bois enflammé autour de lui, il distingua la disposition de la nouvelle pièce. Elle était petite, peu élevée et ronde. Dans la voûte, un trou de quelques pieds de largeur offrait une autre issue. Sous cette ouverture, il y avait un bûcher disposé avec ordre. Le pilote comprit immédiatement que d'autres que lui étaient déjà venus là, probablement des sauvages. Quoiqu'il importait de savoir s'ils étaient à craindre, il remit la solution de cette question à plus tard et ne songea qu'à transférer une partie du bûcher à la cave inférieure pour alimenter son feu et hâter le séchement de ses habits. Cela l'occupa tard dans la soirée, mais il avait la satisfaction en revêtant ses habits de les sentir secs et chauds, ainsi que l'atmosphère de sa demeure souterraine beaucoup plus tempérée qu'à son arrivée, mais la fumée que la tempête refoulait en grande partie dans la grotte, l'incommodait fort.

Cependant Luc, à ses heures, raisonnait comme un philosophe. En cette circonstance où la faim commençait à lui tirailler l'estomac, il se dit qu'il ne pouvait tout avoir et qu'il devait s'estimer heureux de posséder un bon feu, sans parler de son sauvetage providentiel.

Ayant bouché l'orifice du couloir avec une grosse pierre, il s'étendit auprès du foyer et, fatigué, rompu à la suite des événements du jour, il s'endormit.

Le lendemain, il s'éveilla tard dans la matinée. La tempête, au dehors, battait toujours son plein. C'était l'équinoxe automnal.

La faim plus impérieuse torturait les entrailles du naufragé, qui se décida enfin à partir en exploration vers l'inconnu, refaisant le trajet de la veille.

Il grimpa sur le bûcher, et parvint, non sans peine, à se hisser à travers le puits de la voûte. Autre chambre ou caverne entièrement obscure. Alors, la main droite armée de son couteau, et la gauche tendue devant lui il avança prudemment. Soudain, le contact d'un corps velu l'arrêta frissonnant. Il bondit en arrière et prit une attitude défensive. Il écouta attentivement afin de saisir le moindre bruit indicatif des mouvements de l'être velu, et se guider dans sa riposte, mais il n'y eut rien, qu'un silence lourd, oppressif, à faire bourdonner les oreilles.

L'autre évidemment adoptait la même tactique.

— S'il ne veut pas commencer l'attaque, pensa Luc, allons-y !... Mais, je me rappelle, se dit-il tout-à-coup, j'ai touché à un corps, c'est donc une bête !... Ça m'étonne de ne pas entendre grogner, par exemple !... Ça devrait grogner !... Faut que je m'assure de ce que c'est... cette incertitude-là m'étouffe !...

Il prit un morceau d'amadou dans sa boîte, l'alluma et le lança dans la direction de sa fâcheuse rencontre de la minute d'aujourd'hui.

A suivre